

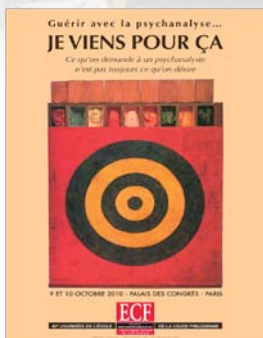
Le Point du Jour

Les journées de l'E.C.F., avant, pendant, après

APÉRIODIQUE — 29 SEPTEMBRE 2010 — N°15

OÙ EN SOMMES-NOUS?

J-8 ! C'est bien ça dans une semaine nous serons à pieds d'œuvre. Depuis le 30 mai 2010, où nous avons arrêté le titre de ces Journées, le Conseil et le Directoire de l'ECF n'ont pas cessé de travailler à la préparation de ces Journées, mais pris dans l'élan des Journées de Rennes qui furent un réel succès avec ses mille participants, nous ne disposions pas de souplesse dans le calendrier, Palais des Congrès oblige. Nous avons parié sur la hâte et le résultat est là. Des propositions en nombre, des groupes du réseau du Champ freudien, de l'ECF, des ACF qui se mobilisent jusqu'au dernier moment pour que notre rendez-vous soit une réussite. Le programme est établi avec ses huit salles de multiples le samedi dans lesquelles on choisira de se rendre en fonction de son ordre d'arrivée. Si une salle est pleine, il faudra alors se rabattre sur une autre. Vous aurez le programme avant le début des Journées pour choisir votre destination en ce samedi matin. Le dimanche permettra d'entendre des exposés d'orientation sur le thème des Journées et proposera une réflexion sur la réponse de la médecine contemporaine à la demande de guérison. L'impuissance rencontrée par la médecine au plus fort de l'épidémie de SIDA a atteint les pratiques médicales. Le champ d'intervention de la psychanalyse entre les nouvelles formes de croyances induites par la science et les nouvelles formes de religion s'en trouve déplacé. Nous terminerons la journée en recevant le témoignage des quatre derniers AE de l'Ecole de la Cause freudienne, moment privilégié du « Je viens pour ça », car c'est sur cette pointe de l'expérience que repose l'édifice. Jean-Daniel Matet



Extrait des Indégivrables paru sur Le Monde.fr

Quand je parle,
j'ai l'impression
de ne rien dire
d'original ...



Quand je propose
des idées, mes
collègues les
jugent banales



les femmes me
trouvent commes ...



Ce sont des symptômes
très courants



indégivrables.com

Xavier Gonce

Inscriptions aux 40^e Journées de l'ECF - Paris 2010

Les inscriptions se font sur le site www.causefreudienne.net ou par voie postale en envoyant le bulletin que vous trouverez en dernière page de ce numéro. Affiches et bulletins d'inscription ont aussi été adressées par voie électronique aux inscrits de la liste ecf-messenger et en format papier avec la dernière *Lettre mensuelle* qui présente les Journées dans la logique du travail des ACF.

NOUVEAUTÉS JOURNÉES 2010 : les sylphes remplacent les anges (voir p.4)

AU SOMMAIRE DU LPDJ N°15

Inscription à la soirée du samedi	p. 2
Et pendant ce temps-là sur Twitter...	p. 2
Pierre Naveau Le petit jeu	p. 3
Stella Harrison Vaille que vaille, il vient pour « ça »	p. 5
Jocelyne Cormier Un appel du large	p. 5
Je viens, et je reviens. Jacqueline Dhéret	p. 6
« Guérir avec la psychanalyse » ... « Je viens pour ça ». Francesca Biagi-Chai	p. 7
L'autre jeu, de Nathalie Georges Monique Amirault	p. 7
Christine De Georges	p. 8
Marga Auré	p. 8

Le Point du Jour publie vos contributions : 1000 signes sur le thème des Journées.

Rejoignez les participants au petit jeu de Pierre Naveau ! Quel a été votre « Je viens pour ça », et pourquoi à ce moment-là ? Des textes courts et concis sur le thème des Journées, des références, des notes de lecture, etc., sont aussi attendus pour alimenter le débat lpdj-ecf@orange.fr

Et pendant ce temps-là sur Twitter... Episode 1/3

Mariana Alba de Luna, alias @aubedelune, a lancé sur Twitter un micro-trottoir à partir du titre de nos prochaines Journées. Quelques badauds de Twitter, lacaniens ou pas, se sont proposés pour répondre. Voilà le tweet initial et les tweets qu'il a provoqué :

@aubedelune: MICRO-TROTTOIR-TWITTER pr les non-lacanianos : Que vous évoque au XXIIs : "Guérir avec la psychanalyse. Je viens pour ça." ?

@aubedelune: MICRO-ENCUESTA-TWITTER : Que evoca para usted en el siglo XXI : "Curarse con el psicanalisis. Vengo por eso..."

@podanne: @aubedelune Comment se faire non-lacanianos pour répondre sur le trottoir ?

@aubedelune: @podanne Répondre quand même ! Un lacaniano est foncièrement un non-lacaniano car il aime la contradiction !

@podanne: @aubedelune Guérir avec la psychanalyse c'est ne pas échanger sa propre folie contre le délire normal du grand nombre.

@aubedelune: Moi ça m'évoque 1 poche, 1 chaise, 1 lettre, 1 bibliothèque, 1 attente, 1 singularité, 1 couloir, 1 silence, 1 divan, 1 : à bientôt.

@Sukhaloka: @aubedelune Ça m'évoque un couloir rempli de gens attendant, une chambre remplie de livres, un divan et un sujet supposé savoir !

@aubedelune: @Sukhaloka Selon toi, pourquoi on va à la rencontre de tout ça ? Qu'est-ce qui nous pousse, nous conduit ?

@Sukhaloka: @aubedelune En fait, je ne sais pas comment donner une réponse pour "nous" - chacun a sa motivation particulière !

@aubedelune: @Sukhaloka Oui, absolument !! C'est tout à fait ça, chacun vient pour son ça !

@alintes: @aubedelune Ça m'évoque la lecture d'un livre dans une langue étrange plus qu'étrangère !

@alintes: Guérir avec la psychanalyse ? C'est l'Aube de l'Une autant que de l'Un !

@rickost: Qu'il y a plus de 20 ans déjà, j'en avais marre de me retrouver toujours dans les mêmes impasses : c'est pour ça que je suis venu !

@rickost: Mais dès la 1^{ère} séance, l'analyste m'a prévenu : "je ne suis pas ici pour vous guérir!" Ce qui me décida !

@greypilgrim2003: Me evoca el equívoco q precede a la transferencia, y que sirve de fundamento para su instalación.

@aubedelune: @rickost Cette promesse d'absence de guérir t'a invité à rester ! Super ! Car on ne guérit pas de ce reste incurable...

@aubedelune: @greypilgrim2003 Quieres decir el "curar" los males... Creer que EL Otro puede por ti ?

@rickost: Mais de ce reste incurable on finit par en faire qqchose qui transforme radicalement son STYLE de vie

@aubedelune: @rickost C'est ça le paradoxe : on vient pour ça, pour soit-disant "guérir" et à la fin on trouve son incurable à soi-même !

@aubedelune: @rickost C'est pour ça d'ailleurs que JAM dit que le terme "cure" ne convient plus... (à suivre)

Le petit jeu a du succès. *Le Point du Jour* invite ses lecteurs à prendre part à ce “jeu”, ou à cette “épreuve”, comme l'on voudra : Il s'agit, en choisissant un pseudonyme, de dire, très brièvement, en trois ou quatre phrases, pas plus surtout, sur le mode du *Witz*, si possible, de quoi a été fait votre “Je viens pour ça” et pourquoi le pas a été fait à ce moment-là. L'intérêt de ce “jeu” vient de la pointe, de la brièveté du propos. Au-delà de quatre phrases, la contribution proposée ne pourra pas être acceptée. Pierre Naveau

(les contributions 1 à 58 se trouvent les Points du Jour précédents)

59 – Pourquoi venez-vous ici ? Je ne sais pas le dire. Je vomis, quand je rencontre un homme. J'ai l'impression de ne pas avoir de place, c'est tragique. Ma mère me demande de mettre une pizza dans le congélateur, mais le congélateur est plein de bouteilles de glace et il n'y a pas de place. Quand je lui demande pourquoi, elle me répond que c'est pour garder le congélateur froid. - C'est une drôle d'histoire ! Je sais maintenant que je suis venue pour ça : me faire une place avec ma *lalangue*, faire fondre la glace avec le rire. – *Napolitana*

60 – Jeune femme, elle était allée, pendant quelques mois, tenter de parler à un analyste. Elle avait déversé des flots de paroles qui avaient un peu desserré l'angoisse, mais elle était restée figée sous l'injonction paternelle de ne rien lui cacher, de tout lui dire, et à lui seul. Dix ans plus tard, après avoir risqué de se perdre dans une expérience de jouissance sans limite, traversée par le sentiment aigu de n'avoir plus rien à perdre, elle reprend rendez-vous chez un analyste. Et elle ose, alors, risquer sa parole dans le transfert. Dix ans après, cette expérience de parole continue encore et elle commence à risquer sa parole hors les murs du cabinet de son analyste, dans la communauté de travail de l'École. – *Orisque*

61 – Il était venu dans la hâte, angoissé et déprimé, car la mère de ses enfants voulait mettre fin à l'entente de garde alternée et estimait qu'il n'était plus capable d'être un père pour eux. La fonction de père était ce qui le soutenait, disait-il, lui, qui fut déchiré par la séparation de ses parents, enfant différent, sans mode d'emploi pour faire avec les autres, se jugeant, à jamais, en inadéquation avec le monde. Il apercevra comme il s'était voué à soutenir sa mère déprimée, que, pourtant, il brutalisait, et qu'au-delà de la figure d'un père idéal, héros douloureux, dont il s'était fait le confident, il était fasciné par un père monstrueux, à la jouissance inquiétante. – *Noé*

62 – Je commence ma première séance, en m'appliquant à montrer mon grand intérêt pour la psychanalyse. “Mais seulement sa théorie”, me sens-je obligé de préciser. “Ah ! Sans toucher !”, me réplique-t-il du tac au tac. Il toucha, en effet, juste. Le délire de toucher constituait l'os de mon inhibition symptomatique. – *Tabou*

63 – Le réel de l'arbitraire totalitaire, dans lequel j'étais prise, n'avait pas de bornes et ma souffrance était sans bords. Mon corps répondait à ça, par des événements dévastateurs. L'appel à l'analyste s'est transformé en demande, lorsqu'à l'exposition dévoilée de toute ma détresse, il a répondu : “Mon prix, c'est x ou rien”. Ma réponse m'a traversée et je me suis entendue dire : “Alors, pour le moment, ce sera rien”. – *Lajoietriste*

64 – Je suis arrivée en “bord d'elle”, sans le savoir, conduite par une légère nausée. Je me suis assise sur le divan, à tout hasard, avec une volonté abyssale de ne pas lui ressembler, de ne pas l'aborder. Voyage épique, tout en douleur, tout en horreur, je navigue sur l'écume amère des mots, en-corps, toujours. Là, aujourd'hui, je tente de me dévêtir de mon habit-sale. - *Une lectrice a-famée*

65 - “Arrête de faire ton cinéma”, me disaient, de concert, ma mère et mon père. La première fois qu'elle vit et entendit parler celui qui allait être, sept ans plus tard, son analyste, il animait un débat sur le film de Bellocchio, au titre si évocateur *Fous à délier*. Dans l'après-coup, alors que, depuis des années, elle oscillait entre “Je ne suis pas assez folle pour faire une cure” et “Je n'en suis pas capable”, elle en fut sûre, elle irait chez lui pour ça. *Sept ans de réflexion* et une nouvelle impasse dans sa vie ont été indispensables au sujet pour consentir à l'analyse. – *Coco*

66 – Pour l'impossible à supporter. Pour ma non-vie, et ces maux inconnus qui ciblent ma peau depuis toujours. Trop de souffrances énigmatiques. Envie d'en finir, et attendre la dernière minute pour accepter d'en parler à quelqu'un qui peut l'entendre. J'ai commencé par dire mon désir de devenir psychanalyste. Un acte de survie, pour tenter du possible. Faire avec le réel, accepter d'être et, après quatorze années d'analyse, vivre enfin. – *Vala*

67 – J'ai mal à exister. Le désir de l'Autre, c'est le désir. Je souffre au corps. J'étouffe, je pleure, j'angoisse, je titube, j'ai faim, j'ai soif. Il ne répond pas ! Je veux ME SAUVER. – *Gueunièvre*

68 – Je ne savais pas pourquoi je venais. Dans un désordre monumental, je n'existais pas. Actuellement, je sais ce que j'ai cru être : *un péché d'père*. Que va-t-il devenir ? Sans doute un psychanalyste ! – *Conception*

69 – J'ai choisi un AME pour la deuxième tranche. J'avais lu son nom sur la porte du cabinet du premier, je l'avais oublié. C'est l'angoisse qui me poussa à prendre rendez-vous avec lui. Je voulais faire le point sur moi. Il me dit d'aller me faire soigner et de revenir quand je serai guérie. Il me donna l'adresse d'un psychiatre ; cette dame me soigna avec des médicaments. Je retournai lui dire que j'étais guérie, il m'accepta en analyse. - *ânesse*

Le petit jeu du « Je viens pour ça »
Suite

52- Dire oui, voulant dire non, laisser l'autre choisir, pour s'en mordre les doigts ensuite, je suis allée à l'analyste, d'abord pour me plaindre. - *Vitoria Regia*

53- Je revenais d'une ballade, avec une amie, près des vieux volcans. Il fallait que je crie. J'ai crié. Sur mon chemin, j'ai trouvé une branche d'arbre, comme le corps nu d'une femme, sans extrémité. Ni tête, ni mains, ni pieds. J'ai traîné cette branche, telle une croix, jusqu'à ma voiture. Entre temps, j'ai trouvé une autre branche en croix, similaire, avec, en plus, 70 – Elle se jeta dans l'analyse comme une désespérée. Pas d'autre choix : sa vie était un champ de ruines et l'avenir était derrière elle. Il fallait savoir ce qui l'avait menée là. Elle annonça qu'elle n'avait plus rien à perdre et qu'elle ne cherchait pas à être analyste. Elle découvrit, à terme, ce qu'elle ne voulait pas perdre et voue, depuis lors, sa vie à la psychanalyse. - *Illusion comique*

71 - “Ça suffit, je ne veux plus que tu passes tes soirées à endormir cet enfant” - Jeune mère, le père de mon enfant avait dit stop à ça. Prise en flagrant délit, comment faire avec ça qui me dévorait. Incapable de dire “Je viens pour ça” à l'analyste chez qui je me précipitai, je dis : “J'entreprends de devenir institutrice comme ma mère, je vais travailler avec des enfants, je voudrais donc faire une analyse pour régler mes comptes avec ma propre enfance”. Ma voracité, sous la forme symptomatique d'un mutisme, fut mise au travail. Je ne suis pas devenue institutrice et les comptes courent toujours ... - *Une postière*

72 - “Ni Dieu, ni Maître !”, tels étaient les signifiants paternels. Pourtant, la vie ne cessait de lui montrer la souffrance de l'attachement et de la séparation. L'analyste n'avait rien à lui proposer. Elle est sans voix, elle fulmine. Le rien, elle s'y (re)connaît. - *Quelque chose à chercher*

73 – Bientôt père pour la troisième fois, moi qui suis le troisième et dernier, je me décide enfin à demander rendez-vous à un analyste. C'est l'angoisse de transmettre mes *miasmes* refoulés à mes enfants qui me permet de surmonter celle d'être jugé. D'abord, et pour longtemps, je cherche à retrouver des souvenirs de la perte précoce de ma mère, avec l'idée d'éclairer pourquoi je perds mes affaires, je perds les pédales et je me perds dans mes pensées et mes lectures. Et puis, ça a fini par me faire parler de mon amour déçu pour mon père. - *Alors, s'en passer ?*

74 – J'y suis venue, poussée par une jalousie destructrice à l'égard de l'ex- de mon ami, à laquelle, pourtant, il venait de dire au revoir. Je découvris que c'était – justement – bien là le drame. Avec elle, c'était une Autre part de moi-même qui était partie. Ce premier renversement marquait le début de mon analyse et m'ouvrait la voie à un abord nouveau de mon désir et de ses impasses. - *Elle-a*

Des Sylphes pour les journées de l'ECF!

Les sylphes, jolie trouvaille de Pierre Naveau, se situent à mi-chemin entre les anges des précédentes Journées d'automne et les elfes des Journées de Rennes. La fonction de ces spirituelles « créatures » sera d'accueillir les participants des prochaines Journées de l'École les 9 et 10 octobre prochains. C'est avec grâce et légèreté que ces petits génies d'un jour, telles les mythiques sylphides, vous inviteront à les suivre dans leur danse, afin d'éclairer vos pas dans le dédale du Palais des Congrès. Ils et elles faciliteront également les échanges lors des séquences dans les salles simultanées le samedi. Nous attendons que nombreux soient encore celles et ceux qui se proposeront pour assurer cette fonction, certes éphémère, mais ô combien importante, pour l'organisation de nos Journées d'automne. Alors, si vous souhaitez rejoindre les sylphes, faites-vous rapidement connaître en adressant un mail à :

Michèle Simon: simon.mi@orange.fr

Marga Aure marga.aure@wanadoo.fr

Adela Bande-Alcantud

Marie

Christine

Baillehache

La Commission d'accueil des 40èmes Journées de l'ECF

Vaille que vaille, il vient pour « ça ».

Stella Harrison

Théo a neuf ans.

Pourquoi vient-il au CMP ? Ses parents travaillent beaucoup : « Ça c'est vrai, papa, il travaille plus pour gagner moins ». Madame F. corrige : « Pour gagner plus, chéri ! C'est vrai que son père travaille beaucoup, mais *ils se voient* quand même ! » Théo, dit-elle, est un peu « cyclique », en opposition permanente, mais élève brillant. Parfois, ça dégringole. Il s'enferme, il est triste. Il ne veut plus travailler, il répond, envoie balader... On dit, à l'école, qu'il a des « troubles du comportement ».

Théo, blotti dans le silence, écoute. Il se montre triste, étrangement très mal.

Seul, il se plaint de l'absence de son père, occupé au travail, à l'argent. Ce père, avec lui, ne joue plus. Ni *Play-station*, ni rien ! Papa n'est pas là. « Même le week-end, il est sur l'ordinateur ». Théo pleure en parlant. « Tous mes copains, ils jouent avec leur père ! Ma mère, c'est pareil, elle travaille aussi et, en plus, y'a mon frère ! C'est un ado ! »

Tout le tableau est là, consistant. Un père absent, pris dans la logique du toujours plus, une mère taillée du même bois, qui fait parler son fils à sa place. Un sujet, ange perdu au milieu du malaise de notre civilisation hyperactive. Sont-ils venus pour confirmer *ça* ?

Je rencontre Monsieur F. assez vite, avec Théo : « C'est vrai que tu n'es jamais là, que tu ne joues même plus avec moi, que tu travailles beaucoup, que, le week-end même, t'es devant l'ordi... ! ». Surprenant : en parlant, coulent les larmes, lourdes. Monsieur F. écoute, répond, raisonne.

Tout s'explique ! À père absent, tout est possible ?

Plus tard, Théo évoque l'école, il essaie d'être sage, mais la maîtresse ne veut rien savoir. Pourtant, il fait beaucoup d'efforts. Il pleure. C'est toujours comme ça : c'est lui qu'on ne croit pas.

A. Un jour, sa mère l'accompagne : elle ne comprend

décidément pas ! À l'école, on dit qu'il ne cesse de bavarder, il risque un avertissement. Théo, lui, jure qu'il fait des efforts. Lourd de larmes encore, il tente de parler, mais c'est une cascade de pleurs.

B. Seul, Théo me dit que ça va mieux, à l'école il a eu de très bonnes notes, et il est beaucoup plus sage. Il semble toujours aussi triste et me dit que oui, il a fait des efforts : pléonasmes, ruisseau, puis torrent de larmes.

Je lui propose d'essayer de me dire ce qui lui arrive, je n'en répèterai rien, je l'en assure. Il me dit alors qu'il ne peut pas... C'est trop dur... J'insiste un peu. Il pense à des choses qui le font pleurer, lui dis-je. Alors que le discours courant 2010 répand la chansonnette du père absent et de la chute des idéaux, et c'est à croire que les petits sujets, en CMP, n'auraient que « ça » à déployer, le discours de Théo – et il est venu pour « ça » à mon sens – fait croix dans le discours du Maître :

Des fois... des fois, j'ai des pensées... que j'aime pas... des fois... je me dis que j'aime pas mes parents... je me dis des mauvaises choses. C'est horrible... Alors je pense à Dieu, pour que ça s'arrête, mais ma mère, elle croit pas en Dieu...

C'est « pour ça » qu'il faut des psychologues freudiens, des psychanalystes en CMP ; ils servent à « ça », à ce que soit dit, ce « ça », intime, tonitruant. Théo vient pour me dire qu'il entend « ça », depuis qu'il est « tout petit ». Il vient pour me dire qu'il a des voix qui disent qu'ils sont moches, ses parents, et que « ça », c'est pas vrai, et « quand mes parents rentrent dans la chambre, ça me fait du mal ». Alors ? Ce « ça », ces voix que nous avons laissé parler, il conviendra, bien sûr, de savoir comment les traiter. Faudra-t-il nous contenter de laisser dire et laisser faire, ou les contenir, en tentant de renfermer le génie dans sa bouteille ?

Un appel du large

Jocelyne Cormier

Les Journées de Rennes sont placées sous l'égide de l'art. De la renaissance italienne à l'affiche, aux manifestations annoncées de l'art contemporain, dans et hors les murs de ces Journées.

À ceux qui décident de séjourner plus longtemps en Bretagne, nous leur recommandons de pousser jusqu'à la pointe du Finistère, jusqu'au musée des Beaux-Arts de Brest.

Dans la contingence d'une exposition temporaire : « Coquillages et Crustacés », une heureuse rencontre entre la conservatrice, M^{me} Françoise Daniel, responsable de sa présentation savamment réglée, et un cartel de l'ACF-VLB à Brest travaillant sur la création,

a permis déjà que s'y tienne une journée d'études le 12 juin dernier. Nous l'avons considérée comme préparatoire au rendez-vous de Rennes : il y eut la conférence conjointe de Gérard Wajcman et de Philippe Metz sous le titre « QUOI », développant, d'une façon érudite et novatrice à la fois, les renversements opérés par Lacan quand à la fonction centrale de l'art pour la psychanalyse. « Le lien étroit dans lequel est établie la question de la jouissance dans son rapport à la monstration » (G. Wajcman) quand l'œuvre « est passée dans le monde [...] livre un savoir insu » (P. Metz) et nous regarde.

La matinée fut un moment vivant de discussion, de « dissection » autour de l'une des photos de grand format exposées, des « opérations chirurgicales performances » d'Orlan entre 1990 et 1993. Traitée comme un tableau en ses références à l'histoire de l'art, à la Vénus, la scénographie esthétique de l'intervention dans la salle d'opération, avec ses différents personnages et ses accessoires, où le corps de l'artiste est l'objet central, est d'une efficacité expressive provoquant trouble et questionnement. Les travaux de Rennes éclaireront encore, ce qui fait se rejoindre et se séparer l'évènement de « l'art charnel » décidé, qui produit « la naissance, sans coquille, d'Orlan » (G. Wajcman) comme artiste véritable et « l'évènement de sujet » (Jacques-Alain Miller). Elle « ajoute plutôt qu'elle n'enlève », veut « transformer le corps et ses images en langue » (cf. son *Manifeste*), inversant le principe du verbe qui donne un corps et fait l'analyste sur fond de manque.

Le parcours proposé d'artistes du XX^e siècle, du surréalisme à l'art brut (Salvador Dalí, Dora Maar, Man Ray, Paul Amar, Paul Armand Gette), regroupe aussi des artistes de nos jours très reconnus. Une

trentaine de créateurs se sont emparés de ce thème de la coquille lié à la naissance de la beauté et à ses mythes. Elle y perd souvent sa valeur agalmatique, mais dessins, peintures sculptures, photographies, sont fabrication d'images, de corps (Françoise Quardon, Claude Viseux), d'espaces (*Le berceau II* de Patrick Van Caekenbergh, habitacle coquille sophistiqué, fait l'affiche de l'exposition). Autant d'appels au regard produisant de la fiction, donc du réel pour chacun.

Menée à bien en partenariat avec le musée des Arts Modestes de Sète, l'exposition de Brest « Coquillages et Crustacés », avec son arrière-fond de références populaires, est une invite au repos de l'été après ce week-end de travail.

Mais pas sans poésie, sans découvertes, voire redécouverte des collections, de la peinture baroque européenne (Flandre catholique, Florence, Bologne, France, de la peinture d'histoire du XIX^e et des toiles « autour de Pont-Aven »). Le talent de la conservatrice du musée dans l'agencement de l'exposition a permis qu'elles entrent en résonance avec les œuvres présentées, pour notre plus grand plaisir.

Je viens, et je reviens.

Jacqueline Dhéret

«Partons de l'hypothèse que le transfert est décision de l'analysant et qu'il est l'effet du privilège que l'analyste accorde, dès la première rencontre, aux éléments signifiants qui animent le discours du sujet. L'inconscient est toujours particulier et il s'agit, pour le faire exister, de donner place à ce que Lacan appelle « le tempérament du symptôme », les racines de nos préférences. Elles ne peuvent se dire, car nul n'est porté à en parler, mais l'analyste s'oriente de ce réel, par delà la demande d'aide qui provoque la rencontre. Elles sont informulables, mais elles peuvent être accueillies, logées dans ces signifiants résiduels qui menacent le champ universel des significations et font signes d'un sujet. L'appel au Savoir, à l'articulation S1 S2, suppose de faire de la rencontre avec l'analyste un évènement de dire propre à emporter avec lui, le pouvoir d'équivoque du transfert.

C'est ainsi que j'entends le « Je viens pour ça » du titre de nos futures journées de l'École : non pas la demande qui suppose un appel au savoir déjà là, mais le « pour ça », qui surgit là où la langue trébuche, dans la rencontre analysant analyste. Il permet à l'analyste d'incarner une énigme qui contient l'Autre, comme lieu du savoir et de la reconnaissance et qui fait signe de « ça » : un « ça » qui échappe, insiste et se répète. Dès les premiers rendez-vous, il s'agit de lier le sujet à un « je viens pour ça » qui l'engage, de telle sorte que

l'analyste ne se réduise pas au seul trait qui l'accroche à l'Autre, « le signifiant quelconque ». Il faut donc l'acte, pour que l'analysant puisse signer ce qui installe l'analyste, au lieu de la pulsion silencieuse.

Cette femme vient parler de ce qui la fait souffrir, et qu'elle nomme dépression. Sa vie est marquée par un réel insupportable depuis qu'elle vit en France, dans la clandestinité. Musulmane, cultivée, elle lit beaucoup et consulte Internet, toujours craintive de sortir. Le discours scientifique lui fournit une présentation pour parler d'elle : elle se demande si elle ne souffre pas de « tocs ». C'est par hasard qu'elle a pris rendez-vous, orientée par son médecin généraliste qui avait sans doute entendue son attente anxieuse. Dans le bureau, elle remarque une affiche au portrait de Freud et demande : « Qui est-il ? » L'analyste répond que Freud s'est intéressé à beaucoup de choses, aux pensées qui nous font souffrir malgré nous, à ce qui est plus fort que nous . « Alors, c'est pour moi ! » dit cette femme qui avoue alors la nécessité de devoir relaver son linge, après l'avoir nettoyé une première fois. Ce à quoi l'analyste réplique, se souvenant d'une remarque de Lacan : « C'est ici que vous êtes chez vous ».

Ce privé là n'est pas opposé au public. Il n'a aucun rapport avec lui. Disons qu'il arrive que l'analyste puisse se prêter à son irruption, à partir de l'élément contingent qui va engager le transfert.

« Guérir avec la psychanalyse » ... « Je viens pour ça ».

Francesca Biagi-Chai

Le thème des 40^{èmes} journées de l'ECF nous invite à penser « l'orientation lacanienne » dans « l'ambiance culturelle » (1) qui qualifie notre temps. Nous vivons un temps qui, dans son obscurantisme comptable, lance à la psychanalyse un défi. Montrez ce que vous savez faire !, en quoi le « désir de l'analyste » concerne la thérapie, quel est le champ de votre action ?

« Guérir par la psychanalyse », dit que l'analyste ne recule pas devant cette demande portée par le discours du Maître, mais il ne répond pas pour autant à « sa demande ». Dans ce titre les points de suspensions indiquent l'écart isomorphe à la division, à la faille qui frappe le sujet lorsqu'il entre dans le langage. L'analyste répond : suspendez vos certitudes comptables, votre complétude mégalomane et ne cherchez pas la guérison par le surmoi. Vous risquez dans ce cas de retrouver l'acting out ou le passage à l'acte sur l'échelle inversée de la jouissance ignorée.

C'est parce que l'analyste n'ignore ni la jouissance, ni le réel qu'il fait place au « je viens pour ça ». « ça », à la limite de l'indicible et si précis pourtant quand il surgit dans le premier entretien, que le sujet lui-même n'en revient pas, premier pas vers le transfert. Je pense à une patiente reçue au CPCT dont les premiers mots furent « entre cinq et sept ans j'ai subi des attouchements de la part de mon cousin de quinze ans mon aîné ». « ne m'adressez pas à. quelqu'un d'autre », « je n'aurais jamais cru dire ça comme ça », « je pensais mettre du temps pour y parvenir... peut être ». « ça » relève de la « précipitation du symptôme » selon l'expression de Jacques-Alain Miller, (2) l'analyste accepte les précipitations, tout ce qui choit hors du discours de la maîtrise, ce qui encombrait le sujet, pesait en lui et sur lui.

« ça » c'est aussi chez le sujet psychotique « cette signification énorme qui n'a l'air de rien » (3) « J'ai

reçu un coup de couteau et je n'ai rien senti » « suis-je l'élu de Dieu ? » « pouvez vous dire quelque chose de ça ? » « est ce que cela existe chez d'autres ? » demande ce patient. Mais oui ! cela existe ; il ne restera pas seul avec « ça ». Il trouvera le lieu où loger, fixer, réduire ce hors sens et trouver comment faire, lui, sujet, avec l'Autre, avec les autres.

La demande dépend de l'accueil qui lui est réservé et l'analyste sait qu'elle est nécessairement ambiguë, doublée de l'insidieuse pulsion de mort, trompeuse. Il accepte l'erreur de principe qu'elle comporte, tout comme les traces du transfert négatif, encore imaginaire, dont Lacan dit qu'il est « le nœud inaugural du drame analytique » (4)

En se formalisant dans l'entretien, le concept de la demande s'élargit au-delà de sa dialectique avec le désir, elle peut témoigner d'un réel impossible à intégrer par le sujet mais tout autant voué à la réduction.

« je viens pour ça » c'est le fil qui court à travers l'histoire de la psychanalyse, point commun dans ses variables à tous ceux qui passent par ce chemin pour savoir vivre et savoir faire avec leur réel.

La « guérison » ? L'analyste en est dépossédé, elle appartient à celui qui a obtenu un bénéfice s'il souhaite le désigner ainsi.

La richesse de ces journées réside précisément dans ces déclinaisons uniques du « ça » chez l'analysant comme chez l'analyste.

(1) Lacan Jacques Seminaire livre III les psychoses Seuil Paris 1981

(2) Miller Jacques -Alain « l'orientation lacanienne 1982-1983 « du symptôme au fantasme et retour (inédit)

(3) Lacan Jacques Seminaire livre III les psychoses Seuil Paris 1981

(4) Lacan Jacques Ecrits, « l'agressivité en psychanalyse » Seuil Paris

L'autre jeu, de Nathalie Georges

Monique Amirault

Oui, des phrases de Lacan m'habitent parfois, me réjouissent, m'obsèdent ou me torturent, pendant quelques semaines, mois ou années, remplacées par de nouvelles venues qui, à leur tour, font leur office et livrent de petits bouts de savoir. Elles sont courtes, ont souvent forme d'aphorismes à triturer, à déplier, à découper, à articuler. Celle-ci, par exemple, inépuisable : « Je ne suis pas un poète / mais un poème

/ et qui s'écrit / bien qu'il ait l'air d'être un sujet ». Ou cette autre, sur la bonne façon d'être hérétique, qui concentre tout ce qu'il en est de la fin d'une analyse et des conséquences à tirer pour l'analyste : « La bonne façon est celle qui, / d'avoir bien reconnu la nature du symptôme / ne se prive pas d'en user logiquement / c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel / au bout de quoi il n'a plus soif ».

De la demande de guérison à l'abandon des illusions

Christine De Georges

« **Guérir avec la psychanalyse...** ». Pourquoi « guérir » ? S'agit-il, en parlant de guérison, d'échapper au terme galvaudé de « thérapie » ? S'agit-il de faire écho à une des visées de la médecine ? Encore faudrait-il que le sujet se dise malade, pour penser en termes de guérison ! S'il se disait trop malade, ou si à l'inverse il ne se disait pas malade du tout, le processus analytique pourrait être remis en question. Il peut se dire malade de quelque chose... Dans *Télévision*, Lacan nous oriente : « La guérison, c'est une demande qui part de la voix du souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée ».

« **Je viens pour ça** », est une formule allusive pour dire cette souffrance du corps ou de la pensée. Je viens pour tel symptôme, tel dérangement, mais je viens aussi parce que je souffre du lien à ma mère, à mon père... Les dits qui cherchent à cerner ce « je viens pour ça » s'égarer, se précisent, se déplient, si l'analyste le permet. Comment l'analyste s'y prend-t-il ? Entre authentification du dit et absence de garantie, s'insinue la possibilité d'un « ce n'est pas ça », qui renvoie à Autre chose. Autre chose, qui du côté de la

jouissance inhérente à ce dont le sujet se plaint, est le noyau de l'incurable.

« **Ce qu'on demande à un analyste n'est pas toujours ce qu'on désire** » ; voilà une façon subversive d'envisager le sujet en analyse. Nous connaissons la disjonction entre demande et désir. Mais comment penser qu'un sujet qui fait entendre la voix de sa souffrance pour en guérir, ne souhaite pas cette guérison ? Lacan dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* (page 258) reporte la question du côté de l'analyste : « De quoi désirez-vous guérir le sujet ? Il n'y a pas de doute que ceci est absolument inhérent à notre expérience, à notre voie, à notre inspiration - le guérir des illusions qui le retiennent sur la voie de son désir. Mais jusqu'où pouvons-nous aller dans ce sens ? Et après tout, ces illusions, quand elles ne comporteraient rien de respectable en elles-mêmes, encore faut-il que le sujet veuille les abandonner ». C'est sans doute alors que se joue le fait que le sujet puisse passer de la plainte à l'analyse, au delà de sa demande.

Viser la cible

Marga Auré

Le trajet qui va de mon regard au centre de la *Target with Plaster Casts* de Jasper Johns, œuvre qui illustre l'affiche de nos journées, désigne une ligne imaginaire, ligne droite entre deux points d'arrêt. Plus haut, le titre : *Je viens pour ça* et l'évocation de la faille entre demande et désir. La cible laisse imaginer le tireur à l'arc, l'analyste, avec ses deux points de repère, le début et la fin, traversée par la droite qui marque la direction de la cure, l'orientation de l'analyste.

Le travail de Jasper Johns est un exemple du passage de l'élément commun à l'objet singulier. Il s'est approprié des objets banaux de la vie courante, ampoules, drapeaux, lampes électriques, cibles, pour leur donner une consistance propre, personnelle. Les cibles sont alors devenues, un peu, les cibles de Jasper Johns et Jasper Johns l'auteur de cibles, son exclusivité, la marque de son œuvre singulière. C'est pourquoi ce tableau convient si bien au thème de nos journées.

Guérir avec la psychanalyse... Lacan met plutôt en garde les analystes de tout désir de vouloir le bien du patient, car, bien entendu, pour lui, la guérison n'est pas la fin de l'analyse, ni son but. Alors, quels repères pour l'analyste ? Quelle cible ?

Dans un texte remarquable de 1966, extrait de la table ronde sur « La place de la Psychanalyse dans la Médecine », Lacan donne quelques précisions aux médecins sur la position particulière du psychanalyste en rapport avec la demande du patient. Ce texte dénoue la problématique sur laquelle nous travaillerons pendant ces Journées. Quelle modalité de réponse, pour le psychanalyste, à la demande du patient ? Dans ce texte, Lacan propose deux moyens pour se repérer dans la cure. La trajectoire de la flèche. La première indication concerne la propre demande du patient et, plus concrètement, la signification à donner à cette demande ; car le patient n'en vient jamais simplement à nous demander la guérison. Parfois, il vient même à nous demander de l'authentifier comme malade. L'autre repère majeur, le jalon, on pourrait dire la cible, que propose Lacan est la jouissance et plus concrètement sa localisation dans le corps, c'est-à-dire le point irréductible de satisfaction du symptôme qui détermine la modalité de vivre de chacun avec sa propre et singulière jouissance mortifère.

Viser cette cible donnera sa dimension éthique au trajet d'une psychanalyse. Il s'agira forcément d'un passage qui exclut toute standardisation.

ORGANISATION DES JOURNÉES DE PARIS DES 9 ET 10 OCTOBRE 2010

Le document de présentation des Journées a été distribué sur les listes électroniques. Il est parvenu en format papier, ainsi que deux affiches A4 aux abonnés à La Lettre mensuelle.

Des bulletins et affiches supplémentaires peuvent vous être adressés en vous adressant au secrétariat de l'ECF. Des affiches en format A3 peuvent vous être adressées sur demande.

La commission d'organisation, sous la responsabilité d'Anne Ganivet-Poumellec et de Jean-Pierre Deffieux, est composée de Philippe Bénichou, Jean-Philippe Parchnliniak, Catherine Lacaze-Paule, Marga Aure, Adela Bande-Alcantud, Michèle Simon

Les Journées se déroulent sur deux jours. Le samedi en salles multiples et le dimanche dans le grand auditorium du Palais des Congrès de la Porte Maillot à Paris. Le dimanche saura ménager ses surprises au-delà des communications présentées. Nous n'oublierons la convivialité et nous mettons tout en œuvre pour qu'elle soit à la hauteur de ces Journées. Il est donc urgent de s'inscrire.

Venez nous rejoindre! "La commission d'Accueil des 40e Journées de l'ECF du 9 et 10 octobre constitue son équipe. Nous avons déjà reçu la réponse de nombreuses personnes pour l'accueil du samedi matin, mais nous aurons encore besoin d'environ 30 personnes de plus pour accompagner les participants au bon déroulement des séances dans les salles simultanées du samedi matin et après-midi. Si vous souhaitez vous joindre à nous et faire partie de notre équipe des anges envoyez un mail à : Marga Aure: marga.aure@wanadoo.fr, Adela Bande-Alcantud : aba3@free.fr, Michèle Simon: simon.mi@orange.fr **La Commission d'Accueil des 40e Journées de l'ECF**

ORGANISATION SCIENTIFIQUE DES JOURNÉES DE PARIS

La commission scientifique des Journées, sous la responsabilité de Jean-Daniel Matet et de Pierre Naveau est composée de Philippe De Georges, Carole Dewambrechie-La Sagna, Philippe La Sagna, Christiane Alberti, Patricia Bosquin-Caroz, Eric Zuliani.

Les mentors : Christiane Alberti, Patricia Bosquin, Guy Briole, Hervé Castanet , Sonia Chiriaco, Serge Cottet, Philippe De Georges, Jean-Pierre Deffieux, Carole Dewambrechies-La Sagna, Jean-Louis Gault, Nathalie Georges, Pierre-Gilles Guéguen , Gorges Haberberg, Philippe Hellebois, Laure Naveau, Philippe La Sagna, Catherine Lazarus-Matet, Pierre Naveau, Sophie Marret-Maleval, Rose-Paule Vinciguerra, Eric Zuliani

Le calendrier des interventions

Dimanche 12 septembre 20 heures

réception des derniers arguments détaillés

Mardi 14 septembre

Annonce des arguments retenus

Judi 23 septembre minuit

envoi des textes aux mentors, à Pierre Naveau

(pierre.naveau0018@orange.fr) et Jean-Daniel Matet (matet@wanadoo.fr), sous l'intitulé précis : JOURNEES ECF PARIS suivi du nom de l'auteur.

Samedi 2 octobre minuit

envoi des textes définitifs à Pierre Naveau et Jean-Daniel Matet sous l'intitulé précis : JOURNEES ECF PARIS DEF.

BULLETIN D'INSCRIPTION


www.causefreudienne.net

40° JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

Guérir avec la psychanalyse...

JE VIENS POUR ÇA

*Ce qu'on demande à un psychanalyste
n'est pas toujours ce qu'on désire*



Pour s'inscrire :
www.causefreudienne.net
1, RUE HUYSMANS, 75006 PARIS
TÉL. +33 (0) 1 45 49 02 86

BULLETIN D'INSCRIPTION

nom prénom

adresse

code postal ville pays

tél. e-mail

INSCRIPTION PERSONNELLE

inscription personnelle : 110 €

étudiant (moins de 26 ans avec justificatif) : 50 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE L'ECF À TRANSMETTRE À ® ECF Journées 1, rue Huysmans 75006 Paris

RÈGLEMENT PAR CARTE BANCAIRE (autorisation de prélèvement) Visa Mastercard Eurocard –

N° de carte date d'expiration / nom du titulaire

RÈGLEMENT SÉCURISÉ EN LIGNE ® www.causefreudienne.net

INSCRIPTION AU TITRE D'UNE FORMATION

inscription au titre de la FORMATION MÉDICALE CONTINUE : 120 €

inscription au titre de la FORMATION PERMANENTE : 210 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE UFORCA ET DOSSIER À TRANSMETTRE AVANT LE 21 SEPTEMBRE À

® UFORCA Secrétariat général 15, place Charles Gruet 33000 Bordeaux

Fax : +33 (0) 5 56 51 16 25 / e-mail : uforca@wanadoo.fr

nom de l'institution

adresse

tél. fax e-mail

nom du responsable de LA FORMATION PERMANENTE

9 et 10 octobre 2010 à Paris

Jean-John - détail - Ego et le Master Case - 1955 - © Adage / van 2010

AGENDA

- Salon de la Revue à Paris du 15 au 17 octobre 2010 : La Cause freudienne aura 20 ans.
- Rencontre brésilienne du Champ freudien : 19, 20 et 21 novembre 2010
- PIPOL V, à Bruxelles, 2 et 3 juillet 2011

AGENDA AMP

- Journées ECF au Palais des Congrès de Paris, les 9 et 10 octobre 2010
- Premier Atelier Lacan en Russie :
« L'expérience d'une psychanalyse », présidé et animé par Jacques-Alain Miller les 30 septembre, 1^{er} et 2 octobre 2010 à Moscou
- Jornadas de la NEL : 5, 6 et 7 novembre 2010
- ELP Journées à Madrid les 20 et 21 novembre 2010
- EOL Journées les 4 et 5 décembre 2010
- NLS Journées à Londres les 2 et 3 avril 2011